

# Antunez, ou le monde vu d'une fenêtre

**L**ES natures mortes qu'Antunez expose à la Galerie Creuze surprendront peut-être. Elles sont cependant la part la moins intéressante, croyons-nous, en tout cas la moins révélatrice des qualités du peintre. Antunez y joue avec des cuillères qu'il multiplie, avec des allumettes qu'il aligne.

Le jeu est soutenu par la finesse même de la peinture, par l'habileté de la couleur et d'une composition, d'une mise en place souvent subtile mais il reste jeu. Les natures mortes d'Antunez seraient comme les exercices de style d'un peintre habile : n'y aurait-il qu'elles, nous ne pourrions découvrir que cette habileté un peu fragile et qui ne suffirait peut-être pas à justifier une exposition aussi abondante.

Antunez peint de telles natures mortes, toutes de petites dimensions, comme s'il voulait, dirait-on, contrôler par elles des qualités qui ne s'épanouissent et prennent leur vrai sens qu'en des œuvres où les hommes interviennent : hommes rassemblés en foules ou en larges défilés, vus de loin, vus de haut, vus par une fenêtre que l'artiste, pour les découvrir, a ouvert sur leur monde.

## La tristesse et la joie

Une première fenêtre est vide, elle ne donne guère que sur un ciel impressionniste, mais par cette œuvre plus ancienne, et qui montre vers quels maîtres Antunez s'est picturalement senti attiré, nous pouvons déjà prendre contact avec une technique qui prendra vite une résonance plus originale.

De cette fenêtre, vraie souvent, symbolique parfois, Antunez voit s'agiter des foules : foules de fantômes rassemblés dans un univers fantomatique que nous continuons à voir bien qu'il semble sur le point de s'évanouir. Foules grises de silhouettes grises. Les personnages attirent la lumière, mais la lumière ne les précède pas, ne nous apprend rien du poids — ou de la légèreté — de leur corps ; elle absorbe leurs gestes, les confond, les fait tous semblables à chacun d'eux.

C'est là l'aspect dramatique de l'œuvre d'Antunez, et la multitude des personnages parvient à nous communiquer le seul sentiment d'une solitude sans espoir. Picturalement l'expression d'un tel sentiment sera recherché dans une technique qui confondra la clarté et l'ombre, bannira la vivacité de la couleur. C'est alors avec les accents plus vifs de la couleur, quand ils se seront retrouvés, que nous pourrons devenir sensibles à la présence également d'une certaine joie.

Joie collective encore. Antunez n'est guère un peintre de l'individu. Il le réussit ici encore à lui-même, ici encore pour le faire disparaître, pour le confondre en des défilés au-dessus desquels flottent des drapeaux. Ces longues files de personnages donnent à la toile sa structure mouvementée qu'accroissent les taches de couleur. Mais, ici encore, les foules sont lointaines, saisies dans le silence de l'éloignement : Antunez ne s'en approche pas, il ne quitte pas le lieu de son observation pour situer cet être après tel autre.

On pourra trouver une résonance morale aussi. Qu'Antunez ait pensé ou non à de telles possibilités, qu'il les ait voulues très consciemment ou non, nul autre que lui devant ces toiles ne saurait le dire. Il est essentiel que de telles résonances ne trahissent pas une peinture à la recherche constante de ses qualités plastiques, il est essentiel aussi qu'une telle peinture, bien susceptible, certes, de faire encore des progrès dans la voie qu'elle s'est choisie, sache également manifester autre chose déjà que la seule évidence du métier.

4, avenue de Messine. Jusqu'au 30 avril.